

1797-1997

La révolution des valeurs, nous sommes tous des urapmin...

Débarquant du *Duff* en mars 1797 sur la plage de la pointe Vénus, les missionnaires anglais de la L.M.S. proposent aux habitants de Tahiti et des îles une autre manière de voir le monde et les cieux, l'ici-bas et l'au-delà, une autre manière de se situer dans le temps entre la genèse du monde et sa fin, une autre manière d'être et de vivre avec autrui, le prochain ; bref, ils proposent de nouvelles valeurs aux Océaniens. Est-il aujourd'hui possible de mesurer ce qu'a pu être, voilà deux siècles de cela, cette révolution culturelle ?

Prenons un exemple. Comment perçoit-on la nature autour de soi ou plutôt, comment une culture la pense-t-elle ? Quelles relations noue-t-elle avec son milieu naturel ? Quelles perspectives d'utilisation de consommation, de ressources offre-t-elle ? Comment se reconnaître et être reconnu, comment acquérir du prestige ? Notre souci de l'environnement, le souci de notre environnement seraient-ils le lointain avatar du débarquement de 18 missionnaires du *Duff* ?

Peut-être que l'analyse de J. Robbins, ethnologue américain étudiant la transformation du désir et de l'écologie chez les Urapmin de Papouasie-Nouvelle-Guinée lors de leur très récente conversion au christianisme, peut nous aider à comprendre aujourd'hui en Mélanésie ce qui s'est passé à Tahiti il y a deux siècles et qui s'y passe encore...

La fin des Tapu

Les Urapmin forment une petite société horticole de 375 personnes dans les Hautes Terres de la plus grande île du monde, à plusieurs jours de marche des grandes mines d'or et de cuivre d'Ok Tedi; loin de la route et sans piste d'aviation, à la marge du monde industriel, ils ne l'ignorent pas pour y avoir travaillé à l'occasion. Convertis au christianisme dans les années 60 par la Société missionnaire baptiste d'Australie, les Urapmin se sentent profondément chrétiens depuis 1977, depuis le *rebaibal* (revival) un mouvement charismatique de la région.

Avant, disent-ils, ils croyaient aux nombreux esprits des arbres, des animaux, des ruisseaux et de la terre elle-même: certains endroits, certains produits étaient alors *tapu*, car «toute chose a un père» c'est-à-dire un propriétaire. Quelques *tapu* l'étaient «par la loi», la coutume, sans justification spirituelle.

Devenir chrétien c'est donc rejeter les *tapu* parce que «Dieu a créé le monde pour le donner à l'homme», et cela change tout. C'est d'abord se rendre compte que les anciens *tapu* étaient «faux», que les enfreindre peut se faire sans crainte de représailles surnaturelles. Le temps d'au-

jourd'hui est celui de la liberté *fri taim*, c'est-à-dire de la liberté-des-désirs. Se libérer des interdits c'est mettre de côté ce qui réglait la vie traditionnelle et la transformait en rituel, mais ce n'est pas encore intégrer les nouveaux *tapu* du christianisme. Les désirs *urapmin* du jardin de l'autre, de sa récolte, de ses aliments ou de son corps sont désormais incontrôlés: «on n'obéit à personne si ce n'est à soi-même».

Désir et liberté

Accéder au désir aujourd'hui fait peur et l'émotion qui l'entoure, désir et désir de son contrôle, s'exprime alors dans des confessions publiques et dans les danses de transe collective *spirit disko* où le Saint-Esprit s'empare des participants pour les laver de tout péché. Désirer, c'est désirer consommer: voici la nouvelle norme; mais désirer c'est aussi libérer des forces inquiétantes sur lesquelles il y a peu de contrôle, si ce n'est par l'intermédiaire de discours et de danses qui régulent ainsi une «écologie émotionnelle».

Croire, comme avant, que chaque chose a sa propre origine est contredit par le fait que Dieu est le père de toute chose et que tout a été créé pour l'homme; tout peut donc être consommé. Respecter les *tapu* est un péché sur le plan religieux non pas parce que ce serait obéir aux vieilles règles de la religion païenne, mais parce que c'est refuser ce que Dieu lui-même donne à l'homme à consommer. Violer un *tapu* c'est obéir à Dieu, cela Lui plaira et Il répondra d'autant plus aux prières *urapmin* car réintroduire aujourd'hui des interdits, ce serait bien évidemment reconnaître les pouvoirs traditionnels des esprits, s'en retourner aux relations d'évitement pleines de respect pour la nature et aux inévitables sacrifices à la mode ancienne.

Que faire alors? Etablir des liens avec les «diables» ou voir en Jésus le dernier sacrifié ? Se contenter d'avoir la foi qui protège des esprits ? Comment se contrôler soi-même et trouver la paix ? La lutte éternelle des hommes et des esprits de la nature n'a-t-elle pas besoin de trêves c'est-à-dire de sacrifices ? Comment vivre sa relation avec l'environnement: dans l'indifférence de ses propres émotions ou en terme de morale ? Cette contradiction, cette ambivalence des sentiments, combien de temps peut-elle être vivable, tenue à bout de bras ou de conscience ? L'oubli, si pratique, une espèce d'amnésie régulière et périodique de cette ambiguïté, ne faciliterait-elle pas la vie ?

Nous le savons: être chrétien, c'est être monothéiste et refuser le dialogue avec les esprits ; nouer une telle relation diabolisée, diabolique est semblable à celle que

les hommes nouent entre eux, rivaux dans les ressources de la nature, dans leurs propres désirs de consommer et de jouir. L'écologie culturelle (ou ethnoécologie), pleine de contradictions, serait donc le reflet ou la projection sur la nature de la société où l'homme est déchiré entre ses désirs égoïstes et son besoin de relations humaines.

Cela se passe aujourd'hui en Papouasie-Nouvelle-Guinée, cela s'est passé il y a bientôt deux siècles à Tahiti, et les questions demeurent, comment vivre ? Que peut-on désirer ? Que faut-il respecter ? De quoi est-on propriétaire ?

Nos tortues marines, nos vallées aujourd'hui protégées, nos sites classés, notre souci de ne pas trop dépendre des hydrocarbures importés et de gérer nos ordures, bref, notre souci si contemporain de protéger notre environnement pour les générations futures, tout cela ne serait-il que notre tentative de nous gérer nous-mêmes, de gérer notre moi et notre jeu social ?

Ropati

(d'après un article de Joël Robbins, «Dispossessing the spirits: Christian transformations of desire and ecology among the Urapmin of Papua New Guinea», publié en été 1995 dans le vol. 34 n°3 de la revue «Ethnology» de l'Université de Pittsburgh aux Etats-Unis d'Amérique)

Contre les Rambo

La Bonne Nouvelle, c'est l'Évangile ; annoncer cette Bonne Nouvelle, c'est évangéliser. Mais souvent, hélas, l'évangélisation s'est transformée en horreur.

Depuis deux mille ans, les chrétiens évangélisent pour «faire de toutes les nations des disciples». Parfois, les évangélistes ont respecté les évangélisés, parfois... Le reste du temps, l'évangélisation s'est faite par la force, dans la souffrance et la douleur. Les Rambo de l'évangélisation ont utilisé toutes leurs armes, même les plus grosses et les plus puissantes, pour faire triompher leur foi. Cette manière d'évangéliser devrait être insupportable pour tous ceux qui se réclament du Dieu de Jésus. Pour bien comprendre le problème, faisons un petit détour du côté de la foi. En français, le mot «foi» recouvre deux significations différentes. La foi c'est ce que je crois, l'ensemble des croyances d'une religion. On dit ainsi la foi protestante, la foi catholique ou la foi juive. Dans ce sens-là, avoir la foi, c'est connaître et accepter une tradition.

Mais le mot «foi» a encore un autre sens. La foi, c'est ce par quoi je crois, c'est ce cadeau de Dieu qui me permet de comprendre ma vie à sa lumière. Ici, je ne peux pas avoir la foi, mais c'est la foi qui m'a. Si évangéliser a forcément quelque chose